

CHRISTELLE STEPHAN HAYEK

Université Saint-Esprit de Kaslik (USEK) – Liban

Visages perdus dans *Visage retrouvé* de Wajdi Mouawad

Introduction

L'œuvre de Wajdi Mouawad, essentiellement dramatique, est caractérisée par une quête d'identité des personnages en mal d'exister. La dureté de l'écriture illustre notamment celle de l'exil et de la guerre, véritables leitmotifs de l'œuvre de ce dramaturge canadien-libanais (québécois), dont l'enfance a été déchirée par l'éclatement de la guerre civile au Liban et l'exil de sa famille. Dans son premier roman, *Visage retrouvé*, qu'il publie en 2002, l'auteur exorcise les démons du passé en retraçant le parcours de Wahab, ce jeune adolescent qui, à 14 ans, ne reconnaît plus le visage de sa mère, peut-être parce que, comme le disait Emmanuel Levinas, « [l]e visage – de l'autre – me rappelle à mes obligations et me juge »¹. Ce refus du jugement qui coïncide avec une perte des repères le mènera dans une recherche quasi onirique du véritable visage maternel, symbole de la terre d'origine, de l'enfance et de la douceur perdue. C'est cette « quête du sens »², celle « de l'écrivain qui chemine vers le pays perdu de son enfance, ses couleurs, sa lumière, sa langue »³, que nous avons choisi d'investiguer, à la lumière

¹ E. Levinas, *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, La Haye, Martinus Nijhof, 1971, p. 237.

² L. Serhan, « *Visage retrouvé* de Wajdi Mouawad, le retour à l'origine », <http://la-plume-francophone.over-blog.com/article-6021739>, 2007, § 8.

³ G. Makhlof, « Entretien avec Wajdi Mouawad. L'écrivain qui chemine vers le pays perdu de son enfance », [dans :] *L'Orient littéraire*, <http://>

de la récurrence obsessionnelle des images et des mots. Nous allons, dans cette optique, nous pencher, dans une première partie, sur la perte du sens à travers la mort aux mille visages, et nous intéresser, dans une deuxième partie, à l'ultime visage de la quête, réminiscence tenace de la vie.

La mort aux mille visages

La mort plane sur les écrits de Wajdi Mouawad. Une mort violente, venue des tréfonds de l'enfance de l'auteur, enfantée par une guerre civile fratricide, aux images incendiaires. C'est ainsi que la tétralogie dramatique « Le sang des promesses », composée de *Littoral* (1999), *Incendies* (2003), *Forêts* (2012) et *Ciels* (2012), baigne dans le sang éponyme et donne à voir des paysages dévastés par la guerre, des protagonistes qui cherchent à enterrer leurs morts et un feu dévorant qui décompose les corps.

Le premier roman de Mouawad, rédigé parallèlement à la tétralogie, draine la même violence, aussi bien verbale que picturale.

Une guerre sans visage

Dans *Visage retrouvé*, en effet, l'*incipit* raconte Wahab enfant, Wahab dans le jardin, Wahab à l'école, quotidien enfantin vu à travers le regard du protagoniste encore jeune. Et c'est dans ce cocon d'innocence que la guerre va frapper, propulsant l'enfant dans l'inacceptable : enfante-ment dans le sang de cette quête qui va devenir la sienne.

C'est d'ailleurs par l'intermédiaire de la radio que la guerre va être annoncée dans le récit, comme pour nier sa réalité, éloigner sa matérialité : « À la radio, pas de musiques, pas de chants. Une voix parle. Des mots que je ne

comprend pas »⁴. La guerre est désignée par des négations, des absences, celles des musiques et des chants. La guerre est un moins, une perte. Les phrases sous-entendent le conflit, le dissimulent encore à l'enfant – qui, plus est, est « le plus petit » (VR, 18) – qui ne comprend pas les mots compliqués qui le désignent, les mots des adultes, ceux qui ont arrêté la musique. La guerre s'insinue donc dans les sonorités inhabituelles de l'enceinte acoustique de la voiture parentale, véritable bémol dans l'harmonie de l'enfance libanaise du personnage.

Et avec la guerre, qui se fera de plus en plus audible, vient la violence. Celle qui fait que l'enfant qui, quelques années plus tôt, « préfér[ait] regarder les oiseaux » (VR, 16) et qui, à cinq ans, aime « arroser les plantes du jardin » (VR, 17), se met à « donn[er] des coups de pied à tout le monde » (VR, 19), mettant en branle la quiétude du passé : « Ma mère me dit que si je continue [...] elle ne pourra plus me faire confiance pour arroser les plantes du jardin » (VR, 20). Mais la violence devient quotidienne, presque banale. C'est ainsi que le petit Wahab, maintenant âgé de sept ans, joue à voyager dans l'espace et pulvériser « les monstres monstrueux » (VR, 21) d'une guerre fantasmée, avec, « bien fixé sur [le] guidon [de son vélo], tout près du klaxon, [un] canon à laser » (VR, 21). La violence devient concrète, matérielle ; la guerre, un jeu d'enfant.

D'ailleurs, il ne faudra que quelques enjambées, quelques mois, à cette guerre pour parvenir à effacer le jardin et sa tranquillité, à brûler « les tomates, les courgettes et les aubergines » (VR, 28) avec une « bombe [...] tombée dans le jardin » (VR, 28) et les flammes qui dévorent tout : « La cuisine brûle. Le jardin brûle. Tout brûle

⁴ W. Mouawad, *Visage retrouvé*, Montréal-Paris, Leméac-Actes Sud, 2002, p. 18. Désormais, les références à l'œuvre de Wajdi Mouawad qui constitue notre corpus, *Visage retrouvé*, ne comporteront plus que les initiales du titre, à savoir VR, ainsi que la page, et suivront directement la citation dans le corps du texte.

dans ma mémoire, tout brûle ! Ma mémoire brûle ! » (VR, 28). La répétition obsessionnelle du verbe « brûler » martèle le texte jusqu'à l'épuisement de son narrateur qui, sans forces, fond en larmes dans les bras de ses parents. Cette violence exacerbée qui envahit l'espace vital de Wahab, menace de près sa mère et anéantit sa mémoire, signe, par ailleurs, la fin du début.

En effet, c'est à ce moment-là que les parents du protagoniste prennent la décision d'émigrer et à ce moment-là aussi que Wahab abandonne sa fonction de narrateur, épuisé par une guerre contre laquelle il ne peut rien, même plus parler. C'est ainsi aussi que le préambule du roman s'achève, sur les mots suivants : « Je voudrais tellement que quelqu'un dise « il » pour moi. Qu'on me débarrasse » (VR, 29). Wahab quitte le Liban, « Adieu la terre et Adieu le jardin, Adieu les moutons et [...] Adieu ma langue natale, Adieu. [...] Je veux tout oublier » (VR, 28). Il quitte son enfance, son « je », son moi donc, en laissant ses atours de narrateur. Il délègue la parole, histoire d'expérimenter le silence, peut-être salvateur.

« *La femme vêtue de noire* »

Si la guerre n'a pas de visage et frappe insidieusement, la mort, elle, est personnifiée dans le regard horrifié de Wahab. En effet, l'épisode fatal de l'autobus d'Ain El Remmaneh, évènement déclencheur de la guerre civile libanaise, véritable « obus dans le cœur »⁵ du jeune garçon, est relaté dans le préambule du roman, par un narrateur cloué au sol, pétrifié d'horreur, porte-parole authentique de son auteur, de Wajdi Mouawad, qui a été témoin de cette scène dans son Liban natal.

Là, l'action ralentit. Si les sept premières années de la vie du personnage n'occupent que 94 lignes, divisées en

⁵ Wajdi Mouawad a adapté *Visage retrouvé* dans un roman jeunesse intitulé *Un Obus dans le cœur* publié aux éditions Actes Sud Junior en août 2017.

cinq parties, régulièrement rythmées par le refrain : « Le temps passe » (VR, 16-18), le drame de l'autobus lui, occupe, à lui seul, un chapitre de 94 lignes aussi. Nous sommes dans une scène narrative où temps du récit et temps de l'histoire se rejoignent, comme sur les planches – lieu de prédilection de l'auteur, mais aussi, comme dans la vie. Comme si le lecteur vivait la scène à travers le point de vue interne de Wahab qui « regarde les passagers » (VR, 22), comme si Wajdi Mouawad revivait le traumatisme réel à travers les mots. Le prosaïque des détails, en accentuant le réalisme, voire la réalité des événements, exacerbe le drame. Le lecteur s'attendrit devant la complicité qui naît entre les deux enfants (Wahab et le jeune garçon du bus), sourit de la danse du ventre de Wahab, rit de voir le classement que celui-ci le ?? fait des passagers en énumérant « des femmes », « des vieux », « des gros », « des mines », « des maigres » (VR, 22). Le lecteur est donc horrifié de voir, quelques lignes plus loin, au son intenable des « trois longues rafales » (VR, 23) reprises par trois interminables onomatopées, « l'autobus flambe[r]. Il flambe avec les vieux, les femmes et les gros. Il flambe. Tout flambe » (VR, 23). Et l'obsessive répétition de ce verbe incandescent, avec « [l]a ville [qui] s'évapore » (VR, 23), prépare celle du jardin du narrateur qui brûlera et emportera avec lui les légumes, les plantes, la cuisine, puis le Liban tout entier, qui disparaîtra aux yeux de Wahab, dès lors qu'il montera à bord de l'avion qui l'emmène dans « [u]n pays lointain et pluvieux » (VR, 29).

Et la mort, qui fait flamber l'autobus, prend des traits précis dans le regard de l'enfant de sept ans. En effet, dans une phrase interminable, débutée par trois propositions indépendantes aussi brèves que lourdes de noirceur, puis alourdie de deux compléments de lieu juxtaposés, Wahab finit par voir le visage de la mort.

Les mitraillettes crépitent, le klaxon pleure, le feu avale tout et dans l'éclat des flammes, à l'intérieur de la carcasse rougeoyante de l'autobus,

j'aperçois la silhouette d'une femme vêtue de noir avancer vers mon ami. Ses mains et ses bras sont de bois, son visage voilé. (VR, 23-24)

Mais ce visage est voilé, comme pour pouvoir frapper. En effet, pour Levinas, le visage, trace de l'infini, « est ce qui nous interdit de tuer »⁶. Là, le face-à-face est contourné par les traits voilés du meurtrier. Ainsi apparaît « la femme aux membres de bois » (VR, 36), tel que Wahab la surnommait « avec les années » (VR, 36), allégorie même de son traumatisme d'enfance.

Le visage perdu

Et cette femme qui, dans l'autobus en feu, « saisi[t] [s]on ami à la gorge, [...] lui tord[] le cou, lui arrache[] la tête, la porte[] à sa bouche et la dévore[] » (VR, 24), cette personnification de la mort violente, de la guerre dévoratrice, de cette enfance arrachée trop tôt, de ce pays disparu sous les cendres, a toujours le « visage voilé » (VR, 36). Et l'enfant, devenu adolescent, essaiera longtemps d'identifier les traits de cette terreur, comme pour l'exorciser. Mais, justement victime de son épouvante, il se verra, plusieurs fois, obligé de fuir face à cette tragédie trop immense, comme Wajdi Mouawad qui se disait incapable de « mettre le mot “Liban” dans un seul de [s]es textes, car cette guerre qui [l]'a entraîné vers l'exil est indicible »⁷.

Justement, « le jour de ses quatorze ans, il [Wahab] reçoit la clé de l'appartement familial en signe de reconnaissance de sa croissance, mais que se passe-t-il ? L'enfant ne reconnaît plus les siens »⁸. En effet, rentré de l'école, « il vit passer une jeune femme » (VR, 42) dans le

⁶ E. Levinas, *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, op. cit., p. 80.

⁷ J.-F. Perrier, « L'écriture du “Sang des promesses” » – Entretien avec Wajdi Mouawad, <http://educ.theatre-contemporain.net/pieces/Incendies/textes/Incendies/genese/>, 2009, § 6.

⁸ V. Poirson, « *Visage retrouvé* de Wajdi Mouawad », [dans :] *Les 8 Plumes*. L'Express, <http://blogs.express.fr/les-8-plumes/2014/08/21/visage-retrouve-de-wajdi-mouawad/>, 2014, § 4.

couloir de sa maison, sans arriver à reconnaître sa sœur puis, dans la cuisine, il découvre une « petite femme, maigre pâle, voûtée, avec une longue chevelure blonde descendant jusqu'au milieu du dos » (VR, 45). C'est sa mère, pourtant il s'exclame, dans sa tête : « Je n'ai jamais vu cette femme de ma vie ! Ce n'est pas mère ! » (VR, 45). Ainsi, le jour de ses quatorze ans, symbole de son passage dans le monde confus de l'adolescence, Wahab perd le visage de sa mère ainsi que celui de sa sœur : il ne reconnaît plus les femmes de sa famille, alors qu'il identifie aisément son père. « Nous retrouvons cette idée dans le théâtre de Wajdi Mouawad. Dans ses pièces, la mère est souvent synonyme de silence⁹ et le père se place comme le détenteur des secrets »¹⁰.

Le visage perdu est donc surtout celui de la femme mère, symbole de la terre natale, qui est désormais associé à la mort. C'est ainsi que le narrateur désigne désormais sa mère par l'épithète homérique « La femme à la longue chevelure blonde » (VR, 60), dénomination de sa métamorphose et de son éloignement : ce n'est plus qu'une femme, dont la seule caractéristique est la couleur et la longueur de ses cheveux. Et cette épithète homérique fonctionne parallèlement à celle associée à la mort dévoratrice, « la femme aux membres de bois » (VR, 62). La mère devient ainsi associée, par cet écho aussi bien linguistique que mythique, à la mort, à la violence, à la guerre qui a ravagé le pays natal : « Le visage de la mère est transformé, voire défiguré, comme le pays en guerre, le pays qu'on ne reconnaît plus »¹¹.

⁹ Voir *Incendies*, pièce publiée en 2003.

¹⁰ L. Serhan, « *Visage retrouvé* de Wajdi Mouawad, le retour à l'origine » <http://la-plume-francophone.over-blog.com/article-6021739>, 2007, § 7.

¹¹ M. Matar, « Spectres d'une guerre au(x) récit(s) perdu(s) : *Littoral* (1999), *Visage Retrouvé* (2002) et *Incendies* (2003) de Wajdi Mouawad », [dans :] *Contemporary French and Francophone Studies*, 2014, 18 : 5, p. 474.

Le visage de la vie

Mais la figure maternelle, c'est la vie aussi, et surtout. La source même de la vie. Et derrière les traits perdus de sa mère, en y regardant de plus près, ou de plus loin, ou de plus tard, Wahab pourrait entrevoir le visage de la vie. Malgré la souffrance, la peur et la colère, il continue d'espérer, d'aspirer.

[N]ous sommes des oiseaux. [...] nous nous accrochons à notre branche. Et nous restons agrippés, agrippés, agrippés à cette branche. Tout le temps de notre existence, le sang coule de nos pattes, mais nous ne lâchons pas prise ! [...] on reste agrippés parce que la tendresse sera peut-être là et elle sera peut-être pour nous. (VR, 236-237)

Le lendemain de ses 14 ans, caché dans la cage d'escalier, craignant de rentrer chez lui avec plusieurs heures de retard, et entendant les cris de ses parents à travers la porte, Wahab attend en silence.

La porte s'ouvrait parfois et Wahab observait [...] la silhouette de cette femme à la longue chevelure blonde. [...] Cette femme n'est pas ma mère ! [...] La femme se mit à gémir. Une plainte longue étouffée, un sanglot animal. Wahab, Wahab, murmurait-elle, où es-tu ? (VR, 95)

Derrière ce visage perdu, à travers ce regard inconnu, dans ces yeux étrangers, des larmes de mère coulent. Des sanglots qui redonnent un visage à cette inconnue, le visage universel, instinctif, ravagé, d'une mère qui a perdu son petit.

Et ce visage, nous le retrouvons quelques pages plus loin, quelques heures plus tard, lorsque Wahab, perdu dans la campagne, arrive dans la maison de Maya, dont le frère, Julien, a disparu depuis huit ans. C'est le visage de la mère de Julien. En voyant approcher Wahab, qui, trempé, a revêtu les habits de son fils perdu, cette femme « s'arrêta, statufiée » (VR, 160) avant de se mettre à courir vers lui en hurlant « Julien ! ». Et lorsqu'elle tombe à ses pieds, comprenant que ce n'est pas son fils, Wahab « vit l'espoir se briser dans ses yeux, tomber en flaque sur ses joues

fiévreuses » (VR, 160). Elle a alors les mêmes yeux, inondés, maternels, de la mère de Wahab.

Et lorsque celui-ci, pendant sa fugue, prend une douche dans la maison vide de son ami Colin et s'endort dans son lit, c'est sa mère qu'il appelle au secours en croyant entendre, terrorisé, les pas de « la femme aux membres de bois » approcher dans le couloir. « Elle est là ! La femme aux membres de bois est là, dans la chambre, avec moi. Je ne la vois pas, mais je sais qu'elle est là ! Je l'entends ! Ses pas se rapprochent. Maman ! Maman ! » (VR, 128). Parce que face au visage voilé de la terreur, Wahab ne peut se tourner que vers le visage, même métamorphosé, même étranger, même inconnu, de sa mère, pour y puiser réconfort, force et courage.

« Faire face à la tempête »

C'est justement sa mère, agonisante sur son lit de mort, qui va lui donner le courage de finalement pouvoir « faire face » (VR, 259), à dix-neuf ans, aux démons qui se sont accaparés de sa vie. Dans une entrevue que Wajdi Mouawad a accordé à Georgia Makhoulf dans *L'Orient littéraire* de février 2009, pour la parution de sa pièce *Seuls*, l'auteur disait que « [c]e que l'on porte est lié à ça [les petits bonheurs de l'enfance], mais disparaît de nos mémoires. On est dévoré par la complexité du monde, sa violence, et l'on tente de se faire une raison. [...] Et puis, parfois, la mémoire se réveille, et avec elle le refus de s'accommoder de la perte, le refus d'accepter le désenchantement. Et c'est de ça dont il est question dans ce texte comme dans tous mes autres textes »¹².

En effet, dans *Visage retrouvé*, rédigé sept ans plus tôt, Mouawad peint cette « mémoire qui se réveille, et

¹² G. Makhoulf, « Entretien avec Wajdi Mouawad. L'écrivain qui chemine vers le pays perdu de son enfance », [dans :] *L'Orient littéraire*, <http://surllescordesduvent.blogspot.com/2009/08/wajdi-mouawad-sur-le-chemin-du-pays.html>, 2009, § 7.

avec elle le refus », le refus de Wahab de se laisser terrasser par la terreur, son refus de baisser les bras, de baisser la tête face à la violence de la guerre et de la mort, incarnées par la créature de bois qui s'avance vers lui, menaçante, alors qu'il était revenu reprendre son manteau oublié sur la chaise, à côté du lit d'hôpital de sa mère qui vient de mourir.

Dans cet espace de mort, mais aussi de vie – puisque de médecine et d'espoir, nous assistons au combat final qui se livre entre la vie (de Wahab) et la mort (de son ami et de toutes les victimes de la guerre), entre la mémoire (faire face) et l'oubli (fuir), entre le passé (en flammes) et l'avenir (aux couleurs de l'aquarelle). Là, les démons du passé, ressurgis de la mémoire de Wahab, vont retrouver leurs visages, en commençant par celui, longtemps voilé, longtemps redouté, enfin visible, qui « se dévoile à [Wahab] » (VR, 258), de la femme aux membres de bois : « J'en crois pas mes yeux. Je la reconnais. Aveugle, aveugle, j'ai été aveugle » (VR, 258). Et l'identification, par le regard du personnage devenu adulte, de l'ennemi, exorcise le mal, arrache les masques un à un et met à nu tous les visages :

C'était elle ! La guerre c'était elle ! Le cancer c'était elle ! La femme aux membres de bois. [...] Mais j'étais trop petit et ma mère, courageusement, s'est dressée sur son chemin, et elle s'est fait dévorer à ma place. [...] Merci maman. Pardon maman. (VR, 258-259)

L'enfant, devenu grand, comprend enfin la métamorphose du visage de sa mère, défiguré par le démon de la guerre, par « l'éclatement de toutes [s]es douleurs » (VR, 258). Et si « [s]a mémoire n'a [...] pas encore trouvé le bon pore pour y enfoncer cet océan noir et bouillonnant qui ne cesse de gronder, [son] terrible ressac semble néanmoins maté par l'acharnement du souvenir »¹³.

¹³ C. Stephan-Hayek, « La Guerre, je suis tombée dedans lorsque j'étais petite », [dans :] *Revue des Lettres et de traduction*, Faculté des Lettres, Université Saint-Esprit de Kaslik, 2013, n° 15, p. 141.

« *Visage retrouvé* »

C'est par la peinture que Wahab tentera, inlassablement, de retrouver, couche après couche, esquisse après esquisse, les traits authentiques de sa mère. En effet, en grandissant, l'enfant qui se croyait « fou » (VR, 79) s'est mis à peindre. « Il n'y avait plus rien dans ma tête. Que des couleurs » (VR, 230). Et sa peinture a un but unique, qu'il tente d'expliquer à sa mère horrifiée de le voir choisir cette voie : faire « [d]es portraits. [...] de toi... de ton visage... pour me souvenir... ne pas t'oublier... je vais peindre » (VR, 248).

La peinture devient ici le symbole même de la quête du jeune garçon, qui essaie de se rapprocher de sa mère, de la retrouver. C'est la matérialisation de toutes ses interrogations, de tous ses doutes, de toutes ses recherches, qu'il résume d'ailleurs dans le titre qu'il trouve pour son exposition : « Visage perdu » (VR, 231). Pour celle-ci, il a peint « une série de vingt portraits abstraits où l'on voyait, de toile en toile, émerger le visage ancien de [s]a mère » (VR, 231). Ainsi, par la puissance et la persévérance de l'art, la réminiscence se fait de plus en plus puissante, le travail de mémoire de plus en plus précis, le vrai visage maternel de plus en plus réel.

De plus, si la peinture rend présent, par le pouvoir de l'image, elle rend aussi immortel, par la toute-puissance de l'art, qui dépasse les frontières du temps. La mise en abyme qui s'opère ici avec l'image de Mouawad, écrivain, donc artiste, permet de mieux comprendre les paroles de cet auteur à propos de l'écriture qui devient, pour lui, « une nécessité, un geste de vie »¹⁴.

Et face à la mort de sa mère, Wahab affronte pour la première et la dernière fois la « femme aux membres de bois » (VR, 259), rentrée comme par effraction dans son

¹⁴ M. Matar, « Spectres d'une guerre au(x) récit(s) perdu(s) : *Littoral* (1999), *Visage Retrouvé* (2002) et *Incendies* (2003) de Wajdi Mouawad », [dans :] *Contemporary French and Francophone Studies*, op. cit., p. 471.

champ de vision¹⁵. Il lui « fait face » (VR, 259), « la laisse [l]e dévorer [...] coule, [...] fond[], [...] [s]e décharne au feu insoutenable de sa haine » (VR, 259) et surtout, surtout, « regarde son visage, [...] regarde son visage de mort » (VR, 259-260), la répétition du verbe « regarde » résonnant comme la plus ferme des déterminations. Or, « [l]e dévoilement du visage est nudité [...] abandon de soi, vieillissement, mourir »¹⁶. Et dans ce face à face avec la mort incarnée, la guerre décharnée, les démons du passé rassemblés dans les yeux de feu de cette créature « née du feu » (VR, 24), Wahab sort vainqueur : la « femme aux membres de bois » mourra, dévorée par la horde des loups blancs, terreur d'enfance de Sarah, la compagne d'un jour du jeune Wahab en fugue. « [S]es yeux se noient, son regard se fissure et, à travers les interstices de sa laideur, je recompose, petit à petit le visage oublié de ma mère. [...] Visage de beauté » (VR, 260). Et ce visage éponyme, enfin retrouvé, permet à Wahab de se retrouver lui-même, de renaître, comme logiquement, de la mort de sa mère : « La peur est conjurée, maman. Le voyage peut commencer pour moi » (VR, 261) lui murmure-t-il à l'oreille.

Conclusion

Ainsi, pour avoir vu le visage de la mort arracher la vie à un enfant, à un ami, dans une prison incandescente, en pleine rue, dans son pays natal soudain brisé, lorsqu'il avait sept ans, Wahab grandit avec une terreur tapie en lui, qui ressurgit au détour de ses nuits pour envahir sa vie le jour de ses quatorze ans. Défigurant le visage maternel, cette vieille terreur va s'immiscer dans les pensées du jeune garçon qui va tenter de fuir, lors d'une fugue vaine. Puis l'ellipse temporelle et le blanc typographique du

¹⁵ Voir à propos de cette effraction violente, M. Merleau-Ponty, *Le Visible et l'Invisible*, Paris, Gallimard, 1964, p. 109.

¹⁶ E. Levinas, *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, op. cit., p. 171.

changement de partie et de chapitre lui permet une nouvelle fuite, puisqu'il réussit à taire la terreur pendant cinq ans. Mais c'est là qu'arrive le combat final, de la vie et de la mort, dans une chambre de mort, dont Wahab, devenu un jeune adulte, sort vainqueur, grâce au visage retrouvé de sa mère.

Et l'autobus qu'il croise à treize lignes de la fin du roman, quoique « bondé » (VR, 262), referme la boucle du roman sur une note positive, contrepoids de l'autobus en feu et en sang de la page 23, puisque Wahab affirme : « Pas de danger » (VR, 262). Une fois dans son atelier, il regarde « la toile blanche » (VR, 262), véritable page blanche d'un nouveau début, d'un éternel recommencement, « par le pouvoir d'un mot » (Éluard, 1942) ou d'une couleur, « [l]es pinceaux sont prêts » (VR, 262). Incipit et explicit se retrouvent, s'entrelacent. Le cercle se referme donc. Mais cette fois, il s'agit bien du cercle – du visage – de la vie.

Date de réception de l'article : 06.10.2017.
Date d'acceptation de l'article : 05.11.2017.

bibliographie

- Boudier M., « Voyages en solo : Visage retrouvé », [dans :] *Paroles d'auteur*, Paris, Cahiers de théâtre Jeu inc, 2006, n° 120.
- Coutu J., « Wajdi Mouawad – *Visage retrouvé* », <http://www.chroni-cart.com/livres/wajdi-mouawad-visage-retrouve/>, 2003 [date de dernière consultation : 28 septembre 2017].
- Levinas E., *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, La Haye, Martinus Nijhof, 1971.
- Makhlouf G., « Entretien avec Wajdi Mouawad. L'écrivain qui chemine vers le pays perdu de son enfance », [dans :] *L'Orient littéraire*, <http://surlascordesduvent.blogspot.com/2009/08/wajdi-mouawad-sur-le-chemin-du-pays.html>, 2009. [date de dernière consultation : 28 septembre 2017]
- Matar M., « Spectres d'une guerre au(x) récit(s) perdu(s) : *Littoral* (1999), *Visage Retrouvé* (2002) et *Incendies* (2003) de Wajdi Mouawad », [dans :] *Contemporary French and Francophone Studies*, 2014, 18:5, DOI: 10.1080/17409292.2014.976369, 2014.
- Merleau-Ponty M., *Le Visible et l'Invisible*, Paris, Gallimard, 1964.
- Mouawad W., *Visage retrouvé*, Montréal-Paris, Leméac-Actes Sud, 2002.
- Perrier J.-F., « L'écriture du "Sang des promesses" », Entretien avec Wajdi Mouawad, <http://educ.theatre-contemporain.net/pièces/Incendies/textes/Incendies/genese/>, 2009 [date de dernière consultation : 28 septembre 2017].
- Poirson V., « *Visage retrouvé* de Wajdi Mouawad » [dans :] *Les 8 Plumes*. L'Express, <http://blogs.lexpress.fr/les-8-plumes/2014/08/21/visage-retrouve-de-wajdi-mouawad/>, 2014 [date de dernière consultation : 28 septembre 2017].
- Sallino B., « Pour Wajdi Mouawad, l'exil s'arrête à Paris » [dans :] *Le Monde*, 06 avril 2016, http://www.lemonde.fr/culture/article/2016/04/06/wajdi-mouawad-va-prendre-la-direction-du-theatre-national-de-la-colline_4897021_3246.html [date de dernière consultation : 28 septembre 2017].
- Serhan L., « *Visage retrouvé* de Wajdi Mouawad, le retour à l'origine », <http://la-plume-francophone.over-blog.com/article-6021739.html>, 2007 [date de dernière consultation : 28 septembre 2017].
- Stephan-Hayek C., « La Guerre, je suis tombée dedans lorsque j'étais petite », [dans :] *Revue des Lettres et de traduction*, Faculté des Lettres, Université Saint-Esprit de Kaslik, 2013, n° 15.

abstract

Lost faces in Wajdi Mouawad's Visage retrouvé

Wajdi Mouawad's works focus mainly on the characters' identity quest. The writing's hardness shows the cruelty of war, which is a leitmotiv in Mouawad's works, due to the Lebanese civil war that the author has known in his childhood. In his first novel, *Visage retrouvé*, published in 2002, Mouawad exorcises the memory of the past by his telling of Wahab's story. This teenager found out, at his 14th birthday, that he couldn't

recognize his mother's face anymore. This terrible loss will lead him to a dreamlike quest of the true face of his mother, which symbolizes the land of origins, the childhood and the lost tenderness. We have chosen to analyze this quest, in the light of the obsessive recurrence of images and words.

keywords

Wajdi Mouawad, face, identity, death, war, metamorphosis, narraton

mots-clés

Wajdi Mouawad, face, identité, mort, guerre, métamorphose, narration

christelle stephan-hayek

Christelle Stephan-Hayek est professeur associé en Langues et Littérature Françaises à l'Université Saint-Esprit de Kaslik (Liban). Spécialiste de stylistique et de théâtre, elle s'intéresse, entre autres, aux problématiques de l'identité et de la mémoire dans la littérature du XX^e siècle. Dr Stephan-Hayek a déjà participé à maints colloques régionaux et elle a, à son actif, une quinzaine d'articles scientifiques publiés au Liban et en Europe.

ORCID : <https://orcid.org/0000-0002-7854-9074>